

Quatre fruits

Lori Saint-Martin

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

Invitations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (1992). Quatre fruits. *Liberté*, 34(4), 15–20.

LORI SAINT-MARTIN

QUATRE FRUITS

I

Mon amant ne connaît pas ma langue, mais je connais la sienne. La mienne est vieille, cérémonieuse, la langue douce et triste et gracieuse de la diplomatie et de l'amour. Sa langue à lui résonne, tape, le pouvoir et la science, les troupes dans le désert, le poing fermé. Sa langue est internationale, la mienne ne l'est plus. J'ai appris, lui pas. Forcément.

Mon amant est professeur, spécialiste de mon pays; il veut m'apprendre, douce leçon. Je ne veux que le plaisir que nous nous donnons, brûlure, fête, luxe, une poignée de cerises parfaites, au plus amer de l'hiver.

J'ai donné une conférence dans ma langue, dans sa ville. Il m'a écoutée sans comprendre. Que des rythmes, un regard. Lorsqu'on ne comprend rien, dit-il, on saisit bien la voix.

Mon amant ne connaît pas ma langue, mais je connais la sienne. Il a essayé, pour moi dit-il, de s'y mettre. Peine perdue, il massacre chaque syllabe, même celles de mon nom. Il a changé mon nom, l'a absorbé dans sa langue. Il m'a absorbée, changée.

Pour lui, oui, je veux bien changer. Fluide, mobile, voix-caméléon. Nous nous voyons, quelquefois: des chambres nous attendent, dans son pays, dans le mien. Quand je me réveille dans ses bras, au plus noir de la nuit, je sais toujours où je me trouve. Je sais quels mots prononcer, dans quelle langue d'amour et de chaud sommeil.

II

Depuis que dure leur histoire secrète, ils se retrouvent dans ce café des années cinquante, au décor jaune et vert. Chaque fois, en passant, elle prend au comptoir, dans de grands bols blancs, des tranches de citron et de lime. Quand ils s'embrassent dans la chambre, après, elle lui transmet, des fruits, la fraîche amertume.

Depuis qu'ils se retrouvent dans ce café des années cinquante, ils vivent la faim. Loin d'eux l'amour qui vous enlève le boire et le manger, vous fait languir, pâlir; ils vivent l'amour-appétit, l'amour-fringale. Ils ont faim l'un de l'autre, faim comme l'athlète après la course. Aujourd'hui pourtant il ne la regarde pas. D'une voix qu'elle ne lui connaît pas, il dit que c'est fini.

Elle sent lui monter aux lèvres un goût amer. Elle fixe, dans la soucoupe blanche, la mince tranche de citron, inentamée. Derrière leur banquette se trouve, en reproduction, un tableau célèbre: un *dîner* jaune et vert, trois clients, la nuit. Leur café est pareil, imité sûrement. Un homme et une femme sont assis au comptoir, côte à côte. Leur pose autorise toutes les fictions, elle a choisi la sienne: entre eux deux passe le désir, le mouvement. La main de l'homme frôle le coude de la femme, il se penche vers elle. À l'autre bout du comptoir un homme, de dos, les observe. La robe rouge de la femme fait une tache de couleur dans la nuit. Le désir abolit les distances, voilà la fiction qu'elle s'est créée devant le tableau.

C'est fini, lui dit-il, on ne se voit plus. Finie la chambre d'hôtel, l'après-midi, plein jour sur la peau nue, ou mourante lumière bleutée de fin de journée, l'hiver. Elle s'est trompée de fiction, trompée de faim. La femme du tableau fixe ses propres ongles, absorbée, égoïste. L'homme regarde dans le vide, il n'a pas quitté son chapeau.

La proximité des chairs est un leurre, un rêve. Bien qu'ils se touchent presque, coude à coude au comptoir jaune et vert, il n'y a rien entre cet homme et cette femme, absolument rien.

III

«Samedi on fait de la confiture.» Une phrase et elle voit tout: le bois blond de la cuisine, les cuivres luisants, toutes portes ouvertes sur l'immense jardin. Odeurs de roses et d'herbe, plein soleil, une femme brune coupe des fraises en deux, livre au jour leur cœur fragrant, plus clair. À sa main gauche brille un jonc en or, porté depuis si longtemps qu'il lui appartient autant que ses ongles, autant que ses os. L'homme lui vole une fraise et l'embrasse sur la nuque, elle frissonne et se met à rire. Ils se regardent, confus, ravis. Brûlante douceur, délices conjugales. Elle sait que l'image est fausse (cet homme aime une autre femme, l'aime, elle). Mais elle la traverse comme une vérité. Seule la vérité peut blesser à ce point. Mains jointes sur les genoux, elle attend l'homme, immobile tout à fait dans le lent crépuscule.

IV

Ils se sont retrouvés à Paris, dans un petit hôtel de la rue Madame. Elle était jeune et elle aimait les livres, lui était vieux et il aimait l'écouter. Alors elle a parlé, elle lui a parlé de Gertrude Stein et de Colette, de la guerre et du salon de la rue de Fleurus, tout près.

Il arrivait d'un voyage d'affaires en Asie, elle de Montréal où ils habitaient tous deux. Paris était pour elle nouveau, et les voyages, et l'amour. D'Asie il lui a rapporté des mangoustines. Goûte, dit-il, tu vas voir.

La chair est d'une vive blancheur, lovée dans une écorce rouge violent. Elle goûte le sucre et l'eau fraîche, le lointain et la source. La jeune femme ne connaissait ni le nom ni le fruit. Elle était si jeune qu'elle croyait encore aller de voyage en voyage, de fruit en fruit, si jeune qu'elle était sûre de toujours voyager en compagnie du même homme, qui n'allait pourtant jamais quitter sa femme.

Dix ans ont passé, elle n'a jamais rien goûté d'aussi bon. Elle ne s'y attend guère. Dix ans ont passé et pourtant elle voit la chambre, le lit défait, l'amour et le fruit. Elle sourit, confiante, jeune, comme si elle n'avait qu'à tendre la main pour qu'y tombent un à un tous les fruits du monde.